

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/3 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.3.64104

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

avec son puissant tuteur. Le commandant suprême des forces armées unies, le maréchal Gretchko, donne ses instructions au commandement de l'Armée nationale populaire (NVA). À la tête du Groupe des forces armées soviétiques en Allemagne (GSSD), le rappel du prestigieux maréchal Koniev est un geste symbolique. Quand les premiers secrétaires se sont mis d'accord, les états-majors préparent l'opération avec un soin méticuleux. On la présente comme devant empêcher »la *Bundeswehr* d'entrer sous la Porte de Brandebourg au son de la musique«, mais entre eux les officiers se réjouissent sans ambages de »la fin du débauchage«. Pour couvrir les gardes-frontières, des unités est-allemandes et soviétiques ont été positionnées à peu de distance. En octobre, une escalade de la situation place plusieurs jours des chars soviétiques et américains face à face au *Checkpoint Charlie*. Après que le maréchal Malinovski a rendu compte de la présence de sous-marins nucléaires en Mer du Nord, un échange de vues direct entre Khrouchtchev et Kennedy fait retomber la tension.

Pierre BARRAL, Montpellier

Christof MÜNGER, *Kennedy, die Berliner Mauer und die Kubakrise. Die westliche Allianz in der Zerreißprobe 1961–1963*, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 2003, 404 p. (Sammlung Schöningh zur Geschichte und Gegenwart).

L'auteur a traité dans cet ouvrage, qui est une version très peu remaniée d'une thèse qu'il a soutenue à Zurich en 2002, d'une période marquée par des crises qui ont bien failli faire basculer le monde dans une troisième guerre mondiale. Et, si les deux grandes puissances mondiales, détentrices de l'arme nucléaire, se sont opposées sur le plan diplomatique et ont cherché à régler les différends majeurs qui émanent de leurs prises de position fondées sur l'héritage de la seconde guerre mondiale, sur le fil du rasoir le plus souvent, il n'était à aucun moment évident que les alliés occidentaux des USA aient pu jouer un rôle prépondérant. À juste titre Münger a donc consacré autant, sinon plus d'attention aux réactions de la RFA, de la France et de la Grande-Bretagne qu'au duel auquel se sont livrés John F. Kennedy et Nikita Khrouchtchev.

S'il est évident que ces années cruciales ont généré une bibliographie internationale considérable, d'où émergent les mémoires des leaders politiques de l'époque et de ses principaux acteurs, il fallait cette étude si fouillée, à la fois analytique et synthétique, répondant aux règles universitaires classiques. L'auteur a structuré son étude en trois parties qui reflètent la chronologie de ces événements soit: 1. La question de Berlin et l'alliance occidentale; 2. la formation des blocs au sein de l'alliance occidentale et 3. les fractures dans la formation des blocs et le début de la détente.

L'auteur rappelle que les années soixante représentent une césure, voire une rupture avec la position hégémonique incontestable des États-Unis, fondée sur leur avance dans le domaine de l'énergie nucléaire. Et puis, en octobre 1957, les Soviétiques ont lancé dans l'espace leur premier Spoutnik, suivi d'un Spoutnik II et le 12 février 1961 eut lieu le test réussi de la fusée intercontinentale SS-7, enfin le 12 avril 1961 il y eut un choc pour l'Occident: Y. Gagarine, le premier homme lancé dans l'espace. Ceci ne signifiait cependant pas que l'URSS disposait d'un arsenal lui permettant d'atteindre avec précision un point quelconque du territoire nord-américain. Il n'empêche que le choc fut rude et déclencha une angoisse palpable. Avec l'échec lamentable du débarquement de 1500 exilés cubains (armés et entraînés par la CIA) le 17 avril 1961, dans la baie des Cochons, le successeur de Eisenhower, John F. Kennedy, (qui prit ses fonctions le 20 janvier 1961) fut rapidement confronté à une situation internationale complexe et délicate. L'auteur fait ressortir une facette quelque peu occultée, voire méconnue de ce jeune président des États-Unis; ses qualités d'homme d'État, en l'occurrence, son sang-froid et son intelligence politique. Il fut également un grand spécialiste de la communication,

employant dans son approche des relations internationales les procédés publicitaires qui marquèrent, par exemple, sa campagne électorale.

Son voyage en Allemagne en juin 1963 en est une bonne illustration. Il a su également s'entourer de spécialistes de la politique internationale d'expérience dont peu pourraient être qualifiés de »faucons«. Car il a dû affronter un personnage tel que N. Kroutchef, secondé par exemple par Andrey Gromyko. Il a dû traiter avec des Alliés qui observaient d'un regard critique le comportement trop souvent dépourvu d'attention à leur égard de l'Administration américaine. Adenauer et de Gaulle représentaient des alliés certes peu maniables et de poids historique différent mais dont les points de vue – fondés sur des visions à long terme pouvant diverger – contribuèrent à leur rapprochement durable. Si d'un côté de l'Atlantique étaient élaborées de nouvelles stratégies défensives et une politique de non-prolifération des armes nucléaires, de Gaulle, on le sait, ne concevait la défense de la France sans possession de son arme nucléaire. De même, Adenauer et Strauß souhaitaient pouvoir doter la Bundeswehr d'armes atomiques tout en gardant à l'esprit la réunification de l'Allemagne.

Il n'est guère possible de suivre dans le détail, en aval et en amont non pas seulement l'avènement des grandes crises – Berlin restant en leur centre – mais pour les Américains, le maintien de leur hégémonie fondée sur la suprématie des armes et leur absolue crédibilité vis-à-vis de leurs opposants mais aussi de leurs alliés. Les Britanniques, jouant de leur »special relationship« avec les USA, ne semblent pas avoir joué le rôle diplomatique majeur auquel ils aspiraient dans la résolution des crises qui émaillent les années 1961–1963 alors que l'Administration américaine, nolens volens, dut constamment sinon ménager, du moins tenir compte des réactions allemandes et françaises dans ses tractations avec les Soviétiques. Toutefois, selon l'auteur, que Moscou ait abandonné son exigence maximale, incorporer Berlin-Ouest dans la RDA (ce que voulait surtout Ulbricht) ne résulte pas de l'attitude de de Gaulle ou de Adenauer mais bien plutôt du fait que Kennedy refusa la moindre atteinte à ce qu'il qualifiait des trois »Essentials«: l'accès libre à Berlin, le stationnement de troupes US et le droit à l'autodétermination de la population de Berlin-Ouest. L'édification du mur de Berlin (13.8.1961) a fait l'objet d'une multitude d'études compte tenu de ses implications et on en connaît l'histoire. L'un des intérêts de l'étude de Münger est d'avoir suivi jour après jour la marche des événements et de présenter de la sorte un tableau remarquable des réactions qui en ont résulté, tant du côté du bloc soviétique que du côté occidental. Dans ce cas précisément, la lecture des notes de bas de page est précieuse et contribue à une meilleure compréhension de l'évolution de cette phase si tendue de la situation. De même, pour ne citer que ce qui a également résulté de la tentative française notamment, mais aussi allemande qui consistait à faire bloc à l'hégémonie anglo-américaine et ses conséquences sur le sort de Berlin-Ouest et de la position de la RFA dans l'Alliance atlantique, on voit mieux comment le Traité de l'Élysée fut modifié et fit pencher la RFA vers l'Alliance atlantique de manière définitive. Le départ de Adenauer et l'option suivie par son successeur, Ludwig Erhard, furent à cet égard décisifs. C'est l'un des points forts de cet ouvrage et il faut faire remarquer que si l'auteur s'écarte de points de vue qu'il considère peu convaincants, il le fait toujours avec tact. L'historien, on le sait, est prisonnier de ses sources et si, avec le temps, celles-ci s'enrichissent à mesure de la déclassification de nombreux fonds, en l'occurrence aux États-Unis, il peut alors compléter ou éclairer nombre d'aspects ayant pu prêter à diverses interprétations parfois contradictoires.

Le thème est complexe mais Münger a su en présenter un tableau vivant, d'autant qu'il cite souvent les propos des principaux acteurs de la période dans leur langue respective, en particulier, bien sûr, John F. Kennedy tout comme de Gaulle, et Harold Mac Millan, ce qui, dans ce cas, est bien loin d'être uniquement un argumentaire étayant sa thèse.

La lecture de cet ouvrage permet de suivre avec clarté la situation en évolution somme toute rapide qui, à partir de la signature à Moscou le 5 août 1963 du »Limited Test Band

Treaty», mena à une fragile détente entre les superpuissances. En tout cas, et si les Allemands estimèrent les victimes de cette politique de détente, le monde occidental, comme le souligne Münger, ne vivrait plus sous la crainte constante d'un conflit apocalyptique. Regrettons cependant que les aspects spécifiques de l'OTAN et de la défense atlantique n'aient pas reçu toute l'attention qu'ils méritent. Il est vrai que ceci exige une étude plus spécifique.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Andreas W. DAUM, *Kennedy in Berlin. Politik, Kultur und Emotionen im Kalten Krieg*, Paderborn (Schöningh) 2003, 271 p.

»Ich bin ein Berliner«: ces paroles prononcées par Kennedy sont certainement une des plus célèbres phrases de l'histoire contemporaine. Pourtant, elles n'avaient pas fait l'objet d'une étude scientifique jusqu'à ce que Daum, professeur d'histoire moderne à l'université de Buffalo, ne lui consacre un livre documenté, fondé sur de nombreuses archives originales, aussi bien américaines qu'allemandes. Cet ouvrage bienvenu comble donc une lacune surprenante. Daum conjugue une triple approche: tout d'abord, il parvient à reconstituer minutieusement un événement et à l'interpréter comme miroir d'une époque; ensuite, il s'efforce de mettre en valeur les interactions entre la politique, la culture et l'opinion publique; enfin, il analyse les relations transatlantiques à un moment particulier, en insistant spécifiquement sur les rapports transnationaux entre Berlin-Ouest, la République fédérale et les États-Unis.

Daum considère le voyage de Kennedy à Berlin en 1963 comme une »micro-histoire« de la guerre froide. Bien qu'il ne dure que huit heures, ce voyage connaît un retentissement incroyable et exerce une extrême fascination qui ne cesse de perdurer. Cette brève visite du président américain dans l'ancienne capitale allemande divisée et emmurée constitue »un grand spectacle« qui s'incruste profondément dans les mémoires collectives, au point de devenir un événement emblématique de la période. Ce voyage marque l'apogée des relations américano-allemandes et il témoigne des liens, non seulement politiques mais surtout émotionnels, noués entre les peuples des deux pays depuis la fin de la guerre. Et Berlin joue dans ce contexte un rôle très important. Daum consacre un chapitre particulièrement intéressant au »Berlin de l'Amérique«, démontrant comment, avec le pont aérien de 1948-1949, Berlin devient un élément constitutif de la politique intérieure américaine. Durant les années cinquante, les relations entre les États-Unis et Berlin-Ouest ne cessent de se multiplier et de s'intensifier à travers des constructions (Université libre, *Amerika Haus*, *Amerika Gedenkbibliothek*, *Luftbrückendenkmal* et Fondation du Pont aérien, Palais des Congrès, Cloche de la Liberté ...) et grâce à un puissant groupe de pression réunissant des syndicalistes, des sénateurs, des diplomates et des officiers ayant été en poste dans la *Frontstadt*. Les Berlinoises ne sont pas en reste et, aussi bien Ernst Reuter que Willy Brandt, les deux maires charismatiques de l'après-guerre, se soucient d'entretenir des rapports très étroits et amicaux avec les Américains.

Daum relate en détail les préparatifs du voyage de Kennedy en Allemagne et souligne la valeur et l'enjeu que représente l'étape berlinoise qui s'inscrit dans le cadre général des tensions transatlantiques, tant économiques que stratégiques, et des rivalités franco-américaines. Le voyage de Kennedy fait clairement écho à la tournée triomphale du général de Gaulle en RFA en septembre 1962. C'est pourquoi l'organisation et le déroulement de la visite de Kennedy revêtent une si grande importance. Les déplacements du président américain sont soigneusement mis en scène, afin d'avoir de favorables répercussions politico-psychologiques. Kennedy cherche ainsi à compenser la déception des Allemands, et plus particulièrement celle des Berlinoises, ressentie devant l'absence de réaction occidentale au